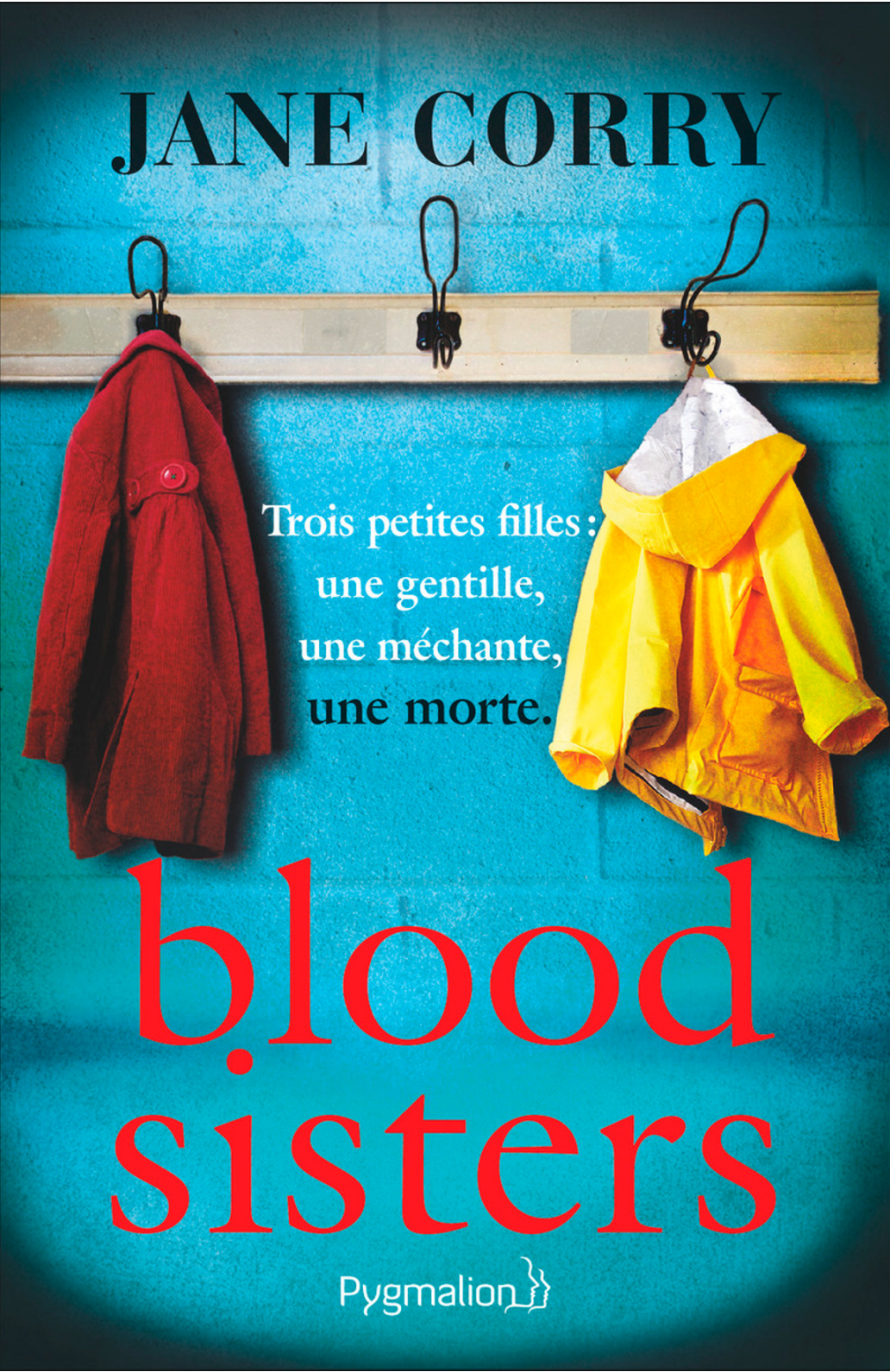


JANE CORRY



Trois petites filles :
une gentille,
une méchante,
une morte.

blood sisters

Pygmalion 

Blood Sisters

DU MÊME AUTEUR

La Femme de mon mari, Ombres Noires, 2017, J'ai lu, 2018

Jane Corry

Blood Sisters

Traduit de l'anglais
par Fabienne Gondrand

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Titre original : *Blood Sisters*
Éditeur original : Penguin Books Ltd, London
© Jane Corry, 2017
The author has asserted his moral rights.
All rights reserved.
© 2019, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-0814-1661-1

*À mon époux, si affectueux et drôle.
Avec toi, les jours ne se ressemblent pas.*

*Et aussi à mes merveilleux enfants –
ainsi qu'à Millie, qui a changé nos vies.*

*Souliers d'école immaculés.
Va-et-vient des sacs bandoulière.
Battement des tresses blondes.
Deux paires de pieds. Une légèrement plus grande.
« Avance. On va être en retard. »
Toucher au but. Bientôt en sécurité.
Bord du trottoir.
Autre paire de pieds.
Non!
Un cri.
Silence.
Le sang qui coule.
La flaque qui s'étend sur le sol.*

Partie 1

L'information vient de nous parvenir. Un meurtre a eu lieu dans une prison ouverte à la périphérie de Londres. Aucun autre détail n'est disponible à l'heure qu'il est, mais nous vous tiendrons informés dès que possible. En attendant, sur Radio 2, voici le nouveau titre de Great Cynics...

Septembre 2016

Alison

Attention. Ce n'est pas la taille qui compte. C'est le tranchant. Et l'inclinaison. La lame doit chanter. Pas égratigner.

J'expose le morceau de verre bleu à la lumière de la fenêtre. Il est de la teinte de ces flacons qui décorent parfois les pharmacies à l'ancienne. La découpe est nette. Sans aucune aspérité à gruger, geste toujours délicat. Pas si simple d'éviter les éclats de verre sur la peau et les vêtements.

Ou dans sa tête.

Et maintenant, l'épreuve de vérité. La pièce de verre s'insère-t-elle dans le contour de plomb? À ce stade du travail, mon cœur se met systématiquement à battre follement, comme s'il était question de vie ou de mort. C'est absurde, je sais bien, mais c'est le sentiment qui m'anime. Arrivée à cette étape, ce n'est pas le moment de faire une erreur. Ce n'est pas tant la perspective de gaspiller du verre que celle de perdre du temps.

Chaque seconde de vie est inestimable. Je ne le sais que trop bien.

— Vous voulez bien m'aider, madame Baker?

— C'est mademoiselle, dis-je en levant les yeux de ma pièce de verre de démonstration. Et je vous en prie,

appelez-moi Alison. Tout le monde m'appelle comme ça.

Pour la plupart, mes étudiants sont plus âgés que le nouveau qui se tient devant moi. Moins grands, aussi. Lui est robuste, sans être trapu. Un mètre quatre-vingt-huit, à vue de nez. À peu près huit centimètres de plus que moi.

Quand j'étais petite, mes camarades me tourmentaient sans pitié parce que j'étais la plus grande de la classe. Je faisais de mon mieux pour me ratatiner, mais sans effet. « Tiens-toi droite », ordonnait ma mère. Ça partait d'une bonne intention, même si je n'avais qu'une envie : me fondre dans la masse et passer inaperçue ; cacher mon nez légèrement trop gros (« de forme classique », précisait ma mère avec gentillesse), mes lunettes à épaisse monture marronasse et mon appareil dentaire qui tenait de la voie ferrée. Aux antipodes de la confiance innée de ma sœur, toujours d'une élégance parfaite, qui se traduisait par son aisance naturelle.

Aujourd'hui, je sais que ma taille me confère quelques avantages. Contrairement aux autres, je peux assumer certains vêtements. Ou prendre un petit kilo sans que ça se voie. Pourtant, chaque fois que je croise un miroir ou la vitrine d'un magasin, mon reflet me rappelle de redresser ces épaules déplaisantes. « Des ailes d'ange affaissées », comme les décrivait ma sœur.

Quelle ironie !

L'homme qui m'a posé la question n'est ni jeune ni vieux. Encore un point commun entre nous. Plus le temps passe, moins je suis tentée de mettre un chiffre sur le nombre de mes années. Convaincue qu'à ce stade de ma vie j'aurais dû forcément accomplir certaines choses, je suis saisie d'angoisse à l'idée que, pour une raison ou une autre, elles ne se sont pas concrétisées.

De fait, c'est le seul endroit où l'âge n'a pas d'importance. Seule compte la stabilité de la main. La fabrication d'un vitrail peut sembler être un artisanat bien inoffensif. Mais il y a bel et bien des accidents.

Cela n'est que trop vrai.

— Alison, je n'arrive pas à me souvenir ce que vous avez dit sur le fait d'étirer le plomb.

La voix grave de l'homme s'abat sur mes pensées tel un couperet.

Son élocution soignée suggère des études onéreuses. Il est appliqué. Les hommes sont peu nombreux à s'inscrire aux cours hebdomadaires que je dispense dans cette école professionnelle de proximité. Lorsque cet étudiant s'est présenté à la première session, la semaine dernière, j'ai instantanément ressenti un malaise. Qui persiste aujourd'hui.

Ce n'est pas seulement la fixité de son regard, ni ses questions intelligentes, ni sa manière assurée de rayer le verre, quand bien même c'est un cours pour débutants. Ce n'est pas non plus son nom – Clive Black, porteur d'une symétrie autoritaire, laissant supposer une certaine réflexion de la part de ses parents. Ce n'est même pas sa manière de prononcer « *Alison* », tel qu'il vient de le faire, comme s'il trouvait ce prénom courant tout à fait fascinant.

C'est tout cela à la fois. Et autre chose, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. J'ai appris au fil des années à suivre mon instinct. Qui me dicte, en cet instant même, d'être sur mes gardes.

Parée de mes lunettes de protection (obligatoires pour tous les participants, de pair avec un tablier), je soulève une pièce de plomb fine et légèrement tordue, d'environ trente centimètres de longueur. À chaque fois, cela m'évoque un bâton de réglisse argenté : de ceux que ma

sœur et moi achetions à l'épicerie du coin en rentrant de l'école.

Refouler. Écarter.

D'un geste vif, je tends une pince à Clive.

— Prenez un morceau – en mettant le bord plat de la pince en haut – et tirez. Je vais faire pareil à l'autre extrémité. Penchez-vous en avant. Exactement.

— C'est incroyable, il devient deux fois plus long! s'exclame-t-il d'une intonation enfantine.

— C'est fou, hein ? murmure quelqu'un d'autre tandis que la classe se rassemble autour de nous.

J'adore ce moment. L'euphorie est contagieuse.

Je saisis un autre couteau à araser. Le plus curieux, c'est que je suis malhabile depuis l'enfance. Et pourtant c'est là un domaine où ma main ne tremble jamais.

— On fait jouer la lame d'un bord à l'autre et après on appuie. Qui veut essayer ?

J'adresse sciemment ma question à une femme au visage chevalin qui a déjà suivi plusieurs cours. Un jour qu'elle m'avait proposé de poster un commentaire positif sur ma page Facebook, elle avait été clairement déçue quand j'avais avoué n'en posséder aucune.

— Vous n'avez pas besoin de vous faire de la pub ? m'avait-elle interrogée d'un air incrédule.

J'avais haussé les épaules avec détachement pour éluder la vraie raison.

— Je me débrouille sans.

Le cours se termine à présent (« Bye bye ! » chantonne Beryl qui « adore venir ici »), mais l'homme à l'élocution soignée s'attarde. Dans ma tête, je l'ai rebaptisé Homme de plomb. Je réprime un sourire. Il est élancé, mince, rasé de près, la mâchoire carrée, lisse, sans doute imprévisible. Tout comme le matériau que nous façonnons.

Par expérience, je sais qu'il y a systématiquement un étudiant avec son « j'ai une dernière question » qui n'a pas envie de partir. Mais celui-ci me trouble.

— Je me demandais..., commence-t-il.

Puis il s'interrompt pendant une minute, jette un regard furtif à l'emplacement vide sur mon annulaire gauche. (J'ai moi aussi remarqué que le sien était nu.) Puis il complète :

— Vous n'auriez pas un petit creux, par hasard ?

Il part d'un rire désinvolte, comme s'il avait conscience de miser un peu trop hardiment sur ce lien précaire, qui fait de moi l'enseignante et de lui l'élève.

— Je ne sais pas vous, ajoute-t-il, mais je n'ai pas eu le temps d'avaler quoi que ce soit après le boulot avant d'arriver ici.

Tout en parlant, il plonge la main dans sa poche. La sueur commence à perler sur ma nuque. Je jette un œil à la porte. Puis il sort une montre qu'il consulte. Un personnage de Walt Disney orne le cadran. Mon soulagement le dispute à la curiosité. Mais pas assez pour accepter son invitation.

— Merci, dis-je d'une voix fluette. Mais on m'attend à la maison.

Il a l'air déçu. Rabroué.

— OK. Je comprends.

Qu'est-ce qu'il peut bien comprendre ? Moi-même, je ne comprends pas. Je me retourne et m'affaire à ranger les chutes de verre.

Sur le papier, cet étudiant a tous les atouts pour plaire à ma mère. Il est bien élevé. Il a le bon âge. Il a visiblement les moyens, à en juger par son élégante veste. Une belle chevelure châtain clair dégagée en arrière laisse apparaître un front large.

— Peut-être que tu es trop difficile, plaide toujours ma mère avec douceur. Parfois il faut prendre des risques dans

la vie, ma chérie. L'homme idéal peut se présenter sous bien des formes.

Était-ce ça qu'elle avait éprouvé en épousant mon père ? Je suis étreinte par la sensation familière du vide. Si seulement il était encore là.

Homme de plomb a fini par partir. À présent, je n'ai qu'une envie : rentrer dans mon appartement dans le quartier d'Elephant and Castle, mettre du Ella Fitzgerald, descendre une salade de thon en boîte (ma sœur détestait le poisson), prendre une douche chaude pour me laver de cette journée, avant de m'installer confortablement sur le canapé avec un bon livre, en essayant d'oublier que je dois régler le loyer la semaine prochaine en plus de toutes les autres factures.

Je retire mes gants de caoutchouc, je me lave les mains soigneusement dans l'évier d'angle. Après quoi j'enfile mon gilet bleu en mohair tout duveteux acheté à la boutique caritative et je descends les escaliers, m'arrêtant à la réception pour restituer les clés de la salle.

— Comment ça va ? s'enquiert la femme derrière le bureau.

Je prends un air enjoué.

— Très bien, merci. Et vous ?

Elle hausse les épaules :

— Il faut que je réorganise le tableau d'affichage. On vient tout juste de me déposer ça. Je ne suis pas persuadée que ça va intéresser quelqu'un. Vous en pensez quoi ?

Je lis l'annonce. Elle est imprimée sur une feuille A4 et représente une palette de peintre à côté des barreaux d'une cellule.

À pouvoir

Poste d'artiste intervenant en prison

à la maison d'arrêt de Archville

(prison ouverte pour hommes)

À une heure du centre de Londres

Trois jours par semaine
Frais de déplacement payés
Rémunération compétitive
Envoyer votre candidature à archville@hmpps.gsi.gov.uk

Ma peau se couvre de chair de poule.

Un cri. Silence. Le sang.

— Ce n'est pas moi qui mettrais les pieds dans ce genre d'endroit, commente la réceptionniste en reniflant.

Ses mots me ramènent à moi-même et je fouille mon sac à la recherche d'un stylo.

— Vous n'êtes pas intéressée, Alison, si ?

Je continue à noter l'adresse mail.

— Peut-être.

— C'est pas moi qui vous prendrai la place.

Le pour et le contre tourbillonnent dans ma tête tandis que je gagne la rue. Un revenu stable. La prise en charge des frais de transport. De quoi cesser de m'inquiéter de mon compte en banque tous les mois. Mais je ne suis encore jamais entrée dans une prison. Cette simple pensée me terrifie. J'ai la bouche sèche. Mon cœur bat à se rompre. J'aurais aimé ne jamais poser les yeux sur cette annonce. À croire que le destin essaie de me signifier quelque chose. Mais ai-je envie d'écouter ?

Je passe un parc où des adolescentes fument, assises sur les balançoires. L'une d'elles part d'un rire, la tête rejetée en arrière. Un rire joyeux, insouciant. Exactement comme celui de ma sœur. Pour elle, la vie était une fête. Et pour moi ? Des deux, j'étais la sérieuse, la grande. Même avant l'accident, j'ai le souvenir d'une étrange lourdeur dans ma poitrine. Je voulais toujours régler tous les problèmes. Donner le meilleur de moi. Le mot « consciencieuse » figurait sur tous mes bulletins scolaires.

Certains problèmes restent cependant insolubles.

— Ce n'était pas de ta faute, avait affirmé ma mère sans relâche.

Pourtant, lorsque je rejoue la scène dans ma tête, je ne peux m'empêcher de penser à tout ce que j'aurais pu faire.

Je traverse d'un bon pas un marché nocturne. Des foulards de soie volettent dans la brise. Turquoise. Roses. Jaune primevère. Sur l'étal suivant, des tomates trop mûres se vendent à 50 pence le sachet.

— Vous ne trouverez pas moins cher ailleurs, ma bonne dame, me lance le marchand, qui porte des mitaines noires.

Je l'ignore, prends à gauche, puis à droite, vite, il faut que je rentre, sans plus tarder. Je descends une rue bordée de maisons victoriennes mitoyennes toutes identiques les unes aux autres avec leur lot de poubelles qui débordent et de bouteilles de bière sur le bitume. Certaines fenêtres ont des rideaux. D'autres sont condamnées. La mienne a des volets. C'est facile à fermer. Un des points qui a pesé dans la balance.

Trois étiquettes de patronymes sont apposées à trois sonnettes. Mon propriétaire. L'autre locataire. Et un blanc. Moi. Je cherche ma clé. Je passe l'entrée principale où le courrier est entreposé. Rien pour moi. La seconde clé ouvre mon appartement d'une pièce au rez-de-chaussée. J'aurais aimé une chambre au premier étage (je me serais sentie davantage en sécurité), mais, à l'époque, je n'avais rien trouvé et j'étais dans l'urgence. À présent, j'ai l'habitude, même si je prends toujours le soin de verrouiller les fenêtres avant de quitter les lieux.

Je ferme la porte d'entrée derrière moi, retire mes chaussures et balance mon sac sur le canapé beige d'occasion de marque Ikea.

Le désir se fait plus ardent. Il enfle en moi depuis le début de la journée mais, à cet instant, il a atteint son

apogée. Dépêche-toi. Vite. Mes mains se précipitent pour repêcher le tesson bleuté au fond de ma poche, telle une alcoolique fondant sur sa bouteille. Et dire qu'un objet si infime peut occasionner de tels ravages !

Aujourd'hui, c'est au tour de mon poignet droit. Suffisamment loin de l'artère. Mais plus profondément qu'hier. Je retiens mon souffle tandis que le bord irrégulier entaille ma peau : un frisson sombre me traverse, suivi par la douleur. Les deux me sont nécessaires.

Mais ça n'est pas suffisant. La souffrance n'est pas assez aiguë. Elle ne l'est jamais.

Car ce sont les blessures que nous dissimulons au plus profond de nous qui engendrent les pires dégâts. Celles qui nous écorchent sans relâche, nous meurtrissent irrémédiablement. Et tandis que la douleur et l'angoisse grandissent dans nos têtes, elles deviennent bien plus néfastes qu'une plaie ouverte visible à l'œil nu. Jusqu'à ne laisser d'autre choix que celui d'agir.

Car désormais l'heure est venue.

Septembre 2016
Kitty

— Maille à l'endroit, maille à l'envers, chantonait Thé-O. Maille à l'endroit, maille à l'envers.

Kitty l'aurait volontiers étranglée. Le tricot? Sérieusement? Mais oui, on y croit! Leurs mailles – y compris celles de Thé-O – glissaient dans tous les sens et s'entortillaient pour finir en nœuds de laine qui tombaient carrément de l'aiguille. Voire qui gisaient par terre dans une flaque d'urine, grâce à Dawn-De-La-Chambre-D'à-Côté qui était incontinente et « n'avait plus toute sa tête » depuis que sa poussette était entrée en collision avec un camion quelque trois décennies plus tôt. Ce qui n'était pas dénué d'ironie était donné que sa mère venait tout juste de réussir à lui apprendre à aller sur le pot.

Kitty était au fait de tous ces détails parce qu'elle avait surpris la mère de Dawn les raconter au personnel. Ce qu'elle faisait à chacune de ses visites. Un après-midi l'an. À quatorze heures, le jour de Noël. Pile. Personne ne savait ce que la mère de Dawn faisait le reste de l'année, mais une chose était sûre et certaine : elle ne s'occupait pas de sa fille.

— Maille à l'endroit! Maille à l'envers!

La mélopée de Thé-O montait d'un cran, comme si son volume pouvait faire oublier et les mailles perdues dans la pisse et l'inaptitude de l'assemblée.

— Tu vas trop vite ! avait envie de hurler Kitty. Ma main valide n'arrive pas à suivre.

Parfois, l'autre main avait l'impression qu'elle pouvait fonctionner, mais en réalité ce n'était jamais le cas. Ce qui était frustrant si elle voulait faire des choses. Et ne l'était pas si elle ne voulait rien faire. Comme maintenant. La thérapie occupationnelle – ou Thé-O, tel que l'appelait l'enseignante avec allégresse – était totalement rasoir. Et pas uniquement à cause du tricot. Mais parce qu'il y avait le laçage des chaussures. Le gauche par-dessus le droit et le droit par-dessus le gauche ou c'était l'inverse ? C'était tellement galère de s'en souvenir !

Kitty était sûre qu'avant elle avait été capable de faire ses lacets toute seule. Mais quand elle essayait de circonscrire ce souvenir, il se désagrègeait en mille morceaux. Comme des grains de poussière colorée dans un rayon de soleil.

— La mémoire est susceptible d'être touchée après les dommages qu'elle a subis. (Elle avait entendu ces mots de la bouche du docteur qui parlait à Mère Vendredi.) Elle pourrait ne pas avoir de souvenirs sur le long terme.

Mère Vendredi avait eu l'air encore plus triste que la maman sur l'imagier en bois de Kitty ; celui que le personnel lui avait donné pour qu'elle puisse montrer les dessins du doigt de sa main valide et ainsi communiquer. Ah ! Disons plutôt deviner ce qu'elle essayait de dire. Parce qu'ils se plantaient tout le temps.

Les séances pédagogiques étaient censées aider. Elle faisait semblant de réapprendre l'alphabet, alors qu'elle le savait déjà. C'était d'ailleurs plutôt marrant d'attribuer un nouveau sens aux lettres. M pour la foutue Mémoire qu'elle avait « perdue ».

— Regarde dans l'armoire, disait parfois Kitty pour plaisanter, tu la trouveras peut-être.

Mais personne ne riait parce que personne ne la comprenait.

« A » pour l'accident qu'elle avait eu.

— Quel genre d'accident ? demandait-elle sans relâche au personnel.

Mais personne ne lui répondait jamais.

— Pauvre Kitty, disaient-ils à la place. À part bredouiller, elle ne sait rien faire.

Si seulement ils savaient ce qui se passait dans sa tête !

« J » pour James. C'était son nom de famille. En tout cas, c'était ce qu'annonçait la pancarte sur la porte de sa chambre, de pair avec la liste des cachets qu'elle devait prendre chaque jour. F pour Frontal et L pour Lobes. Kitty savait ce qu'étaient les lobes frontaux depuis une conversation que le médecin avait eue avec Mère Vendredi. Ils étaient « la partie du cerveau garante de la coordination, des sautes d'humeur et bien plus encore ».

Peut-être que ce « bien plus encore » incluait tous les bouts que Kitty n'arrivait pas à faire sortir de sa bouche. Le médecin avait expliqué à sa Mère Vendredi, comme si Kitty n'était pas dans la pièce, qu'elle n'avait pas de défaut d'élocution. C'est seulement son cerveau qui refusait de traduire ses pensées en mots.

— Certaines lésions cérébrales poussent les patients à jurer, quand bien même ils ne le faisaient pas avant. Bien entendu, comme Kitty ne parle pas, il nous est difficile de savoir ce qui se passe dans sa tête.

— On range les aiguilles à tricoter, tout le monde.

Les auxiliaires de vie entreprirent de border les couvertures des fauteuils roulants, à grand renfort de caquêtements, comme des poules de basse-cour. Kitty avait envie de hurler :

— Certains d'entre nous étaient comme vous, avant.

Pas tout le monde, évidemment. Duncan, avec ses lunettes rondes quelconques, était né comme ça. Privé d'oxygène pendant l'accouchement. Il arrivait à s'exprimer, à sa manière, mais il était « imprévisible mentalement ». Les notes de consultation de l'hôpital « avaient disparu ». Bla-bla-bla. Le baratin habituel. Ils avaient tout entendu, ici. Sauf l'histoire la plus importante. Comme celle qui lui était arrivée à *elle*.

— Prête pour le déjeuner, Kitty?

La fille qui se penchait sur elle avait une frange blonde toute droite qui oscillait quand elle parlait.

— Évidemment, je suis prête, espèce de vieille vache.

— C'est bien ce que je pensais!

Ah! Si la fille comprenait ce qu'elle disait, elle serait peut-être moins enthousiaste, à applaudir des deux mains comme si Kitty avait sorti un truc super intelligent.

— Qu'est-ce que tu montres sur ton imagier? Une vache! C'est chouette. C'est ton animal préféré?

— Elle a un faible pour les vaches, intervint une des auxiliaires de vie. Parfois je me demande si elle essaie de nous dire quelque chose. Mais quand elle parle, elle babille comme un bébé.

Elles feraient bien de se mettre un peu à sa place! Ça les rendrait un peu plus compréhensives. Elles non plus n'aimeraient pas porter ces vilaines chaussures à lacet qu'elles lui enfilaient tous les jours. Tout au fond de son esprit était tapi le souvenir d'une paire de chaussures rouges à talons aiguilles. Si hauts qu'ils la faisaient trébucher.

— Il y a autre chose qui te plaît sur l'imagier, Kitty?

Les cheveux! C'est ça qu'elle aimerait bien. Des cheveux blonds. Pas comme ses boucles sombres.

— Aïe, Kitty. Tu me fais mal.

— Je vais t'aider. Elle a une sacrée poigne, celle-là. Lâche donc la frange de la pauvre Barbara.

Kitty sentit qu'on desserrait de force les doigts de sa main valide, un après l'autre. C'était une autre particularité de son cerveau. Il pouvait être content un instant, triste le suivant, méchant, et puis gentil. Elle n'aurait peut-être pas dû agripper la frange de la fille comme ça. Elle était jeune. Du lycée du quartier. Elle voulait devenir assistante sociale, alors elle travaillait « comme auxiliaire bénévole ici, une fois par semaine ». En tout cas, c'est ce que Kitty l'avait entendue dire à Auxiliaire Flulette.

Du bénévolat. Ça faisait chic ! Ça ne la gênerait pas de faire un truc dans ce goût-là si un jour elle se portait mieux. Dans tes rêves, putain, se tança Kitty.

Comme elle les chérissait, ces rêves ! Ils lui permettaient de courir, de faire du vélo, de nouer ces saletés de lacets, de pourchasser les goélands qui éclaboussaient sans cesse les carreaux. (« Ça porte chance ! » s'exclamait joyeusement une des auxiliaires les plus énervantes à chaque fois que cela se produisait.) Parfois, elle arrivait à chanter, même si cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas rêvé de chant.

— Tu n'es pas vraiment une vache, babilla Kitty en montrant l'image tout en secouant la tête.

Sauf que sa tête oscillait de haut en bas au lieu d'aller de gauche à droite. Puis, dans une nouvelle tentative pour demander pardon, elle gratifia la fille à la frange droite de son plus grand sourire baveux. C'est Dawn qui lui avait appris ça. C'est ce qu'elle faisait de mieux, à part pisser. Quelles que soient les difficultés de Dawn – et Dieu sait qu'elles étaient légion –, elle affichait toujours le même sourire niais.

— Je suis sûre qu'elle essaie de me dire quelque chose.

— Je pensais la même chose quand j'ai commencé, répondit l'autre auxiliaire. C'est naturel. Mais on ne peut

pas toujours réparer les patients. Pas ceux qui sont ici. C'est triste, je sais. C'est la vie, j'imagine. Allez, et si on se mettait en route, hein ? Aujourd'hui, c'est croquettes de poisson.

Miam ! C'était l'heure de manger. Comme disait sa camarade de chambre Margaret, rares étaient les plaisirs qui se manifestaient trois fois par jour.

— Allez, on y va.

Frangé Droite entreprit de piloter le fauteuil roulant de manière quelque peu chaotique au gré du couloir qui menait à la cantine.

— Attention, la mit en garde Kitty. Et secoue-toi sinon il ne restera plus rien à becqueter. Quand on est en retard, on a droit à la portion congrue.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, mais on dirait que tu sais de quoi tu parles, Kitty. Et c'est quelque chose, pas vrai ?

On y était presque ! Et pas grâce à Frangé Droite, qui avait manqué d'emplafonner Dawn.

— Bonjour, Kitty !

Quoi encore ? La directrice se tenait dans l'encadrement de la porte de la cantine. Petite-Cheffe, comme l'appelait Kitty. Fais ci. Fais ça.

— Casse-toi !

Parfois, c'était super marrant de dire des trucs que personne d'autre ne comprenait.

— Tu es très élégante, aujourd'hui, dis donc.

Dans ce vieux sac ? Kitty baissa les yeux sur le jean bleu retenu à la taille par un élastique et sur le sweat-shirt rouge ample dont l'auxiliaire l'avait affublée ce matin-là. Elle partageait certains vêtements avec Dawn, qui faisait elle aussi du 46. Encore ces saletés de réductions budgétaires. Elle détestait porter les fringues de Dawn ! Quel que soit

le nombre de passages en machine, elles pouaient constamment la pisse.

— Devine quoi, Kitty. J'ai une surprise pour toi.

— J'en veux pas de ta surprise à la con. Je veux mes croquettes de poisson.

— Tu as de la visite !

Impossible. Mère Vendredi venait le vendredi. Aujourd'hui on était mardi. M comme Mardi. Ils avaient fait ça ce matin pendant le Jeu de langue avant tout le merdier des « maille à l'endroit, maille à l'envers ».

— Tu aimerais savoir qui c'est.

Petite-Cheffe avait fait l'économie du point d'interrogation à la fin de sa phrase. C'était un ordre.

— Est-ce qu'elle peut passer à table avant ? intervint Frange Droite. Elle se mordille les articulations. On dirait bien qu'elle a faim.

Kitty aurait pu l'embrasser.

— Merci, merci. Pardon de t'avoir tiré les cheveux.

— On peut garder son assiette au chaud. Faites-la entrer par ici. Et tenez son fauteuil roulant correctement, vous voulez bien ?

Zig, et zag, et zig, et zag. Droite. Gauche. Sur le parquet éraflé. Jusqu'au bureau de Petite-Cheffe avec sa vue sur le jardin, lequel était « interdit d'accès aux utilisateurs de fauteuils roulants ». (Un jour, Kitty avait tenté une sortie – quand elle voulait, elle parvenait à faire rouler son fauteuil avec sa manette électrique – mais elle s'était embourbée dans le gazon et tout le monde s'était moqué d'elle. Elle s'était sentie bête.)

En cet instant, la première chose que Kitty aperçut de son visiteur fut une paire de chaussures marron. Constellées de petits trous. Comme un motif. À force de passer le plus clair de son temps en position assise, on finissait par voir en premier les choses situées au ras du sol. Puis on

remontait. Pantalon anthracite. Chemise rose et blanche. Veste bleu marine. Boutons argent. Visage rond et flasque. Une bouche qui souriait. Contrairement aux yeux.

— Bonjour, Kitty. Je suis désolé d'avoir tant tardé. Mais tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

Le bras valide de Kitty se mit à frapper le côté du fauteuil. Sa tête s'abattait en avant sur sa poitrine. Elle avait le goût de l'écume sur ses lèvres.

— Ne me crache pas dessus, balbutia Petite-Cheffe.

— LAISSEZ-MOI SORTIR.

Soudain le fauteuil roulant fit demi-tour. Elles sortirent du bureau à toute vitesse. Le long du couloir. Frange Droite l'aidait à s'enfuir !

Pendant une minute entière, Kitty se sentit courir. À moins qu'elle ne fonçât en vélo. Non. À cheval. Toutes ses images, l'une après l'autre, traversèrent son esprit, comme si elle les essayait tour à tour.

Et puis elles s'arrêtèrent.

Septembre 2016
Alison

— Donc, d'où vient votre désir de travailler dans une prison ?

L'homme aux lunettes à montures métalliques est fin, il a une tête de rongeur, un air sceptique et des sourcils noirs qui montent et descendent quand il parle. Je le trouve un brin maigrichon pour un directeur de prison, mais, en même temps, c'est la première fois que j'en rencontre un.

D'où vient mon désir de travailler dans une prison ? C'est simple. De nulle part. Il n'existe pas. Ce lieu me glace le sang. Il me terrifie depuis l'instant où j'ai immobilisé la voiture à la barrière de sécurité pour donner mon nom et l'objet de ma visite.

— Alison Baker. Entretien avec le directeur.

Évidemment, je ne peux pas dire la vérité à l'homme qui m'interroge. À la place, je m'entends dire :

— J'ai le sentiment de pouvoir apporter ma contribution.

Si ça, c'est pas bidon.

Le sourcil droit se soulève, laissant le gauche derrière lui. L'effet est à ce point déconcertant que je passe presque à côté de la suite.

— Comme la plupart des artistes. Mais pourquoi devrions-nous vous choisir *vous*, mademoiselle Baker, parmi les très nombreux postulants que nous allons recevoir en entretien cette semaine ?

Pourquoi, en effet ? Parce que, sans le dessin, je serais peut-être morte, moi aussi, après l'accident. Jusqu'à cette matinée ensoleillée de juillet, j'avais été ce que mes enseignants appelaient « douée pour les études ». J'aurais pu faire ce que je voulais – en tout cas, c'est ce qu'ils affirmaient. Alison, la sœur brillante : forte en maths et en anglais, alors que les deux ne font pas forcément bon ménage ; quasi bilingue en français ; douée en sciences.

Le dessin avait toujours été le point fort de ma sœur. La voie toute tracée pour les élèves qui « ne s'en sortaient pas très bien » dans les disciplines traditionnelles. Une perte de temps pour les douées comme moi. En tout cas, c'est ainsi que mon école avait perçu la chose lorsque j'avais affirmé ma volonté d'intégrer une école d'art plutôt que l'université.

Mon esprit vagabonde jusqu'aux semaines qui avaient suivi l'accident et l'enterrement, quand ma mère et moi avions dû trier les affaires de ma sœur. Sur un coup de tête, j'avais ouvert sa boîte de peinture et sorti le tube turquoise. Sa couleur de prédilection. Ma main s'était saisie de son pinceau. Il semblait se mouvoir naturellement sur la page, comme si c'était elle qui le guidait.

— Je ne savais pas que tu savais peindre, toi aussi, avait murmuré ma mère.

Moi non plus. Mais c'était mon secret. Que je ne pouvais pas partager avec un inconnu. Et encore moins un directeur de prison. À la place, je réponds :

— J'ai des compétences sur tout un éventail de disciplines artistiques. Comme le vitrail.

— Nous évitons les matériaux dangereux.

Le commentaire émane de l'autre homme assis dans la pièce. Un des psychologues du centre de détention, à en croire les présentations. J'espère qu'il ne lit pas dans mes pensées.

— Je me dois d'insister sur le fait qu'un grand nombre de nos détenus ont des troubles mentaux graves. Certains sont psychopathiques, bien que leur comportement soit maîtrisé par un traitement médicamenteux. Plus aucun d'eux n'est considéré comme étant à haut risque, et c'est pourquoi ils sont dans une prison ouverte. Mais nous devons néanmoins être prudents. Des ateliers faisant usage du verre ne sont pas envisageables.

— Je suis également spécialiste de l'aquarelle.

Mes mains deviennent moites. Les murs se referment sur moi. Est-ce que *lui* aussi s'est senti comme ça la première fois ? J'espère bien.

— Faites-vous des portraits ?

— Oui.

Je me garde bien d'ajouter qu'en réalité, j'apprécie assez peu l'exercice. Il faut s'immiscer dans l'âme d'autrui pour que le résultat soit probant. Et je n'ai aucune envie de m'y aventurer.

— D'un point de vue thérapeutique, nous pensons que les portraits peuvent aider à se voir différemment, explique le psychologue d'une voix plus douce. C'est une des raisons pour lesquelles nous souhaitons avoir un artiste intervenant.

Je m'étais effectivement posé la question. Pourquoi un individu ayant commis un crime devrait-il bénéficier d'un enseignement artistique ? Les gens en prison méritent forcément d'avoir des activités profondément désagréables pendant qu'ils purgent leur peine.

Le directeur lit vraisemblablement le doute sur mon visage.

— L'amélioration de la confiance en soi contribue à diminuer le risque de récidive.

Ses mots ont une petite inflexion agressive, comme s'il justifiait sa stratégie.

— Je comprends.

Le ton de ma voix ne trahit pas le mensonge. Mais encore une fois, je ne manque pas d'entraînement. Un flot de soleil déferle soudain par la fenêtre comme un arc-en-ciel de poussière. Pendant quelques secondes, je suis éblouie. Puis il disparaît et la pièce sombre dans l'obscurité.

— Avez-vous des questions, mademoiselle Baker ?

Je m'éclaircis la gorge avec nervosité.

— Les cours auront-ils lieu dans les baraquements à l'extérieur ?

— Seulement dans le quartier qui accueille les formations. Les autres servent à l'administration. Les détenus vivent dans certains d'entre eux.

— Mais ils sont enfermés, n'est-ce pas ?

— La nuit, répond le psychologue. Les détenus sont libres de sortir pendant la journée : à condition de ne pas franchir les grilles sans permission. Il s'agit d'un établissement ouvert, comme le stipulait l'annonce. On les appelle souvent des cellules sans barreaux. Plusieurs de nos détenus sortent en fourgon pour travailler pendant la journée et reviennent pour 18 heures. Ça les prépare à la vraie vie après la remise en liberté.

Ça me semble fou.

— Quel genre de travail ont-ils ?

Le directeur a l'air rompu à la question.

— Ce qu'on arrive à leur trouver. Ce n'est pas tout le monde, vous imaginez bien, qui est prêt à employer une personne en train de purger sa peine. Les boutiques solidaires sont assez souples. Les fast-foods aussi. Les écoles professionnelles de proximité autorisent parfois des

étudiants en formation continue, à condition qu'ils satisfassent aux critères de risque.

— Comment pouvez-vous garantir qu'ils reviennent ? N'essaient-ils pas de s'enfuir ?

— C'est justement là l'idée. Tout est question de confiance. Si l'un de nos détenus s'échappe, il est transféré dans une prison plus sécurisée après avoir été arrêté.

Après avoir été arrêté. Pas si.

Je repense aux recherches succinctes que j'ai effectuées sur le Net.

— Mais s'ils sont dans une prison ouverte, cela signifie qu'ils ne sont pas dangereux. C'est bien ça ?

Sa voix se tend distinctement.

— La classification en Catégorie D signifie catégorie à faible risque. En d'autres termes, nos détenus ne sont plus considérés comme une menace pour la société. Mais ils sont nombreux à avoir commis des crimes graves par le passé. C'est leur dernière escale avant la remise en liberté. À moins, bien entendu, qu'ils ne commettent une nouvelle infraction.

Ça suffit. Je n'aime pas cet endroit. Je veux m'en aller. Et je vois bien que ces deux hommes n'ont pas envie que je m'attarde. Ni le psychologue à la voix d'une douceur trompeuse. Et encore moins le directeur, dont la dernière tirade semble destinée à me décourager.

Il leur faut quelqu'un qui soit habitué à l'environnement carcéral, qui a des apparences de dur à cuire, et pas une blonde maigrichonne et voûtée, qui de nervosité n'arrête pas de faire tomber le portfolio calé sous son bras.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que ma sœur, avec ses airs de *c'est moi qui commande*, aurait mieux convenu que moi à ce poste. Qu'aurait-elle pensé de tout ça ? Je l'entends presque m'intimer : *Va-t'en. Avant qu'il ne soit trop tard.*

Les deux recruteurs se lèvent.

— Souhaitez-vous faire un tour des lieux, mademoiselle Baker ?

Non. Je veux rentrer chez moi. En sécurité dans mon appartement. Me préparer pour le cours que je dispense cet après-midi dans l'établissement pour individus n'ayant pas enfreint la loi. Pourtant, on dirait que la question est rhétorique. Déjà, on m'ouvre la porte, on me conduit au gré d'un couloir, où l'on croise un homme habillé en orange fluo.

— Bonjour, monsieur le directeur.

— Bonjour, monsieur Evans.

Monsieur ? Pourtant, à en juger ses vêtements, il s'agit d'un prisonnier. Le psychologue remarque mon étonnement.

— Nous croyons en la courtoisie. En règle générale le personnel s'adresse aux détenus de manière formelle. Les mauvais comportements ne sont pas tolérés. Quiconque viole les règles se fait expédier.

— Comment ça « expédier » ? demandé-je d'une voix mal assurée.

J'ai l'image d'un petit colis partant par la poste.

— Transféré dans un autre centre pénitentiaire. Pendant la nuit, habituellement. Ce qui entraîne moins de chahut qu'en pleine journée.

Nous sommes à présent dehors : le soleil d'automne me fait plisser les yeux. Tandis que nous passons devant les baraquements, je remarque une cuve remplie de fleurs. À travers la fenêtre, je distingue des chemises étendues à la tringle à rideaux. Le tableau est presque chaleureux. Des graines pour oiseaux parsèment le rebord de la fenêtre. Un chaton se promène nonchalamment.

— C'est un chat de gouttière, précise le directeur en me voyant étonnée. De fil en aiguille, c'est parti d'une première portée. Les détenus leur donnent à manger. (Il me

coule un regard en biais.) Si vous saviez à quel point les criminels les plus endurcis se laissent attendrir par les animaux, vous seriez surprise. Et c'est souvent la même chose au sujet de leur mère.

Nous nous arrêtons devant une cabine d'aspect plus moderne que les autres. Moins délabrée, même si les marches métalliques sont branlantes.

— Voici le bâtiment des formations. Le candidat retenu y aura un atelier.

Il ouvre le verrou. Ma première impression est celle d'une salle centrale sobrement meublée sur laquelle donnent plusieurs portes. Chacune d'elles comporte un écriteau. SOUTIEN. LECTURE. MATHÉMATIQUES. Assis sur une chaise, un homme en jogging vert est penché sur un livre qu'il semble presque étreindre comme s'il ne voulait pas qu'on le voie.

— Bonjour, monsieur Jones.

— Bonjour, monsieur le directeur.

— Auriez-vous l'obligeance de dire à notre visiteuse ce que vous êtes en train de lire ? reprend le directeur d'une voix stricte.

C'est à contrecœur que l'homme tend l'ouvrage. Tout le texte a été badigeonné à la peinture blanche. Des esquisses de personnes au crayon recouvrent les pages. Un homme assis par terre. Une femme qui étend le linge. Un enfant qui joue sur une balançoire. Intriguée, je l'interroge :

— Ce sont vos dessins ?

Il fait oui de la tête.

— La couverture de cet ouvrage comporte le sceau de la bibliothèque, constate le directeur d'un air sévère. Est-ce vous qui l'avez endommagé de la sorte ?

— Le documentaliste me l'a donné pour que je puisse l'utiliser.

— Êtes-vous bien sûr de cela ?

Le menton mal rasé du détenu se met à trembler.

— Oui.

Je le soupçonne de mentir. Et je suis à peu près certaine que le directeur pense la même chose. Mais les dessins sont vraiment bons.

— Cela fait longtemps que vous dessinez ?

— Non, mademoiselle. J'ai commencé en arrivant ici. Mon compagnon de cellule me tape sur les nerfs. Il passe son temps à parler, celui-là. Alors, j'ai voulu m'occuper pour me le sortir de la tête.

Je connais ce sentiment ! Le besoin brûlant d'échapper au monde, d'en créer un autre qui soit un havre de paix, ne serait-ce qu'un court instant. Et soudain je veux décrocher le poste. Vraiment. Parce qu'il me permettra non seulement de régler tous les problèmes, mais aussi de venir en aide à d'autres.

— Merci pour votre disponibilité, mademoiselle Baker. (Le directeur me serre la main en me raccompagnant à la sortie.) Nous vous tiendrons au courant.

Mais le mardi suivant, je n'ai pas de nouvelles. Ils m'avaient donné lundi comme échéance. Le jour où ils feraient leur choix. Je me convaincs que c'est aussi bien. Le milieu carcéral ? Quelle idée saugrenue. Pourtant, je brise bêtement un morceau de verre au moment de le couper, car je n'arrête pas de penser à cet homme qui dessinait sa famille – sûre et certaine qu'il s'agissait de ses enfants – en espérant qu'il ne s'est pas attiré des ennuis à cause du livre de la bibliothèque. Tout artiste a besoin de matériel. C'est un besoin fondamental. Comme de respirer.

Le jeudi matin, je m'apprête à partir pour mon cours d'aquarelle quand je remarque deux enveloppes marron sur la table bancale de la salle commune. Les deux me sont adressées. L'une est mon relevé de compte. L'autre est frappée du cachet des Services pénitentiaires de Sa Majesté.

La première m'annoncera que je suis à découvert. Je commence donc par la seconde.

— Tu as accepté un emploi dans une prison ? s'écrie ma mère d'une voix perçante.

Fidèle à mon habitude, je l'ai appelée en début de soirée. Le cas contraire, elle s'inquiète, au cas « où il t'arrive quelque chose ». La perte a cet effet-là. Elle nous fait craindre pour les proches qui restent. Évidemment, j'ai envie de la rassurer. Et sa voix me reconforte en retour. J'aime ma mère si fort que c'en est douloureux. Mais parfois, j'ai du mal à faire la conversation. Ce soir, c'est une tout autre affaire.

— Comment peux-tu seulement l'envisager ? s'insurgette-elle.

— J'ai besoin d'argent, maman.

— Dans ce cas, je t'en prête.

J'ai envie de la serrer dans mes bras.

— C'est adorable, mais tu sais très bien que tu ne peux pas te le permettre.

Elle peut difficilement me contredire.

— Mais ce n'est pas dangereux ?

— Non. C'est une prison ouverte. Comme là où était Jeffrey Archer¹, tu vois ? Aucune raison de t'inquiéter.

— Quand même...

Ma mère est en train de secouer la tête. Je l'entends. Je la vois. Elle aura pris place dans le fauteuil en osier de la véranda qui surplombe le jardin qui descend vers la mer. Plus tard, elle ira faire quelques pas sur la plage, s'arrêtant de temps à autre sur les galets pour ramasser quelque

1. Ancien homme politique britannique condamné à une peine de prison ferme après avoir été reconnu coupable de parjure. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

coquillage intact. Puis elle déposera ses offrandes dans l'enclos paroissial, à côté d'une pierre tombale qui ne date pas d'hier. Toujours la même chose. C'est la constance du rythme de vie qui fait tenir certaines personnes.

Je m'apprête à briser le mien en mille morceaux.

Septembre 2016
Kitty

Kitty était toute contusionnée et retournée depuis les événements de la veille. Il lui semblait, tout du moins, qu'il s'agissait de la veille. Son cerveau n'arrivait pas toujours à suivre le passage du temps de manière fiable.

Peu importait la date. Seul comptait l'incident. La visite de Joes flasques. Kitty savait seulement qu'il avait fait quelque chose de mal. Elle avait dû fuir. Mais alors qu'elle pensait avoir réussi, son fauteuil roulant avait dérapé.

— Accroche-toi, s'était écriée Frange Droite.

Mais elles avaient foncé en plein dans le mur. Pendant un moment, tout était devenu flou.

Tandis que le médecin auscultait Kitty pour déceler « d'éventuelles blessures », elle avait entendu Petite-Cheffe s'exclamer dans le couloir.

— Barbara ! Mais que se passe-t-il ?

— Je voulais l'aider, protesta Frange Droite. De toute évidence, l'homme qui était dans le bureau lui faisait peur.

— Comment le savez-vous ? Elle ne parle pas.

Elle ! Toujours ce « elle », ou, pire, « celle-là ». Est-ce qu'elle prend du sucre ? Est-ce qu'elle veut qu'on lui torche le derrière ? Ils ne pigeaient donc pas ? Kitty n'était pas la seule personne dans cet endroit, elle en était persuadée,

dont la tête savait plus de choses que le cerveau ne permettait d'exprimer.

— Ça se voyait. Et si vous voulez mon avis, Kitty comprend beaucoup plus qu'on veut bien lui concéder. Sinon, elle n'aurait pas été contrariée à ce point.

Petite-Cheffe laissa échapper un soupir.

— Le fait est que vous n'aviez absolument pas le droit de vous enfuir de la sorte avec Kitty. Cet établissement propose un environnement calme, qui repose sur des habitudes routinières. Les usagers de nos services s'y sentent rassurés. Et, surtout, la notion de sécurité est primordiale. Si vous souhaitez véritablement travailler dans le secteur des soins, il faudra en prendre conscience.

— Je suis désolée.

— Je vais devoir prendre contact avec la direction de votre lycée.

Il y eut un grognement.

— Donnez-moi une autre chance, je vous en prie. J'ai besoin de ce travail pour mon inscription à l'université.

C'est alors que le médecin, poussant Kitty dans son fauteuil, déboucha dans le couloir. Pile à temps.

— Ne la renvoyez pas. Je l'aime bien. Qu'elle reste. Elle sait ce que je pense et elle a de beaux cheveux.

Dans sa tête, la voix de Kitty était distincte. Sans commune mesure avec les mots qui sortaient pêle-mêle de sa bouche dans la plus grande confusion.

— Moins fort, lui intima sèchement Petite-Cheffe.

Elle lança un regard noir à Barbara, comme pour dire : « Regardez un peu ce que vous avez fait. »

— En temps normal, elle est sage comme une image. Mais les gens comme elle peuvent devenir violents par moments, notamment lorsqu'ils sont contrariés. C'est son état de santé qui veut cela.

— N'importe quoi ! s'écria Kitty. En plus, c'est pas sa faute. C'est vous qui comprenez rien.

— Elle allait très bien jusqu'à ce qu'elle voie cet homme, souligna Barbara Frange Droite. Qui est-ce ?

Il fallait bien lui reconnaître ça, songea Kitty. Cette fille n'avait pas la langue dans sa poche.

— Cela ne vous regarde pas. En outre, le visiteur de Kitty est parti.

C'était toujours ça. Parti. Parti. Elle répéta le mot à voix haute pour lui donner plus de substance, même s'il ressemblait davantage à « Prrrrrr ». Quoi qu'il en soit, l'effet était réconfortant.

— Allons, Kitty. Si on vous préparait plutôt une bonne tasse de thé. Et quelle couleur allons-nous choisir pour la paille ce soir ? Votre préférée ? Rose ?

Kitty secoua la tête.

— Veux Barbara reste, affirma-t-elle.

La fille lui rappelait quelqu'un. Impossible de se souvenir qui.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous dites, mon petit.

Tu peux te les garder, tes « mon petit » condescendants à la con. Pour souligner son propos, Kitty se mit à cogner le côté de son fauteuil de sa main valide.

— J'ai besoin que quelqu'un me défende contre l'homme qui a un visage rond tout flasque et la bouche qui faisait semblant de sourire.

— Elle est tout énervée, maintenant, s'impacienta Petite-Cheffe en se plantant devant le chariot médical. Il est temps de lui administrer un sédatif.

Jamais de la vie !

— Tenez-la pendant que je lui fais la piqûre, vous voulez bien ?

SE BALANCER, SE BALANCER. D'UN CÔTÉ À L'AUTRE.

— Elle va finir par se blesser si elle continue comme ça.

BOUM, BOUM. Sur les flancs du fauteuil.

— Kitty, intervint la voix douce de Barbara qui s'agenouillait à côté d'elle. Écoute un peu ça!

La fille sortit un petit objet argenté de sa poche et se mit à souffler dedans. Un son inouï en sortit. On aurait dit un oiseau qui virevoltait dans les airs et descendait en piqué.

— C'est un harmonica. Ça te plaît, Kitty?

— Elle a arrêté de s'agiter dans tous les sens, murmura Auxi-Joyeuse. Bien joué.

— Ouah, s'enthousiasma Barbara. Elle fredonne. Écoutez.

C'était vrai. Kitty ne s'était encore jamais entendue fredonner. Et quand elle s'était réveillée le jour suivant, elle avait réessayé. Oui! Ça marchait. À présent, elle fredonnait tout le temps. Les sons sortaient de sa bouche comme si quelqu'un d'autre chantonait pour elle. Et à chaque fois, son corps semblait s'alléger. Ravi.

Ce qui avait presque pour effet, mais pas complètement, de balayer l'image de l'homme à la veste bleue et au sourire factice. Qui était-il? Et comment peut-on haïr un individu dont on ignore l'identité?

Octobre 2016

Alison

Comment s'habille-t-on pour son premier jour à la prison ? En jean ? Trop décontracté. Pantalon noir, c'est plus sûr. T-shirt blanc ?

J'enfile mon haut. Le tissu laisse voir le contour de mon soutien-gorge. Cela ne m'aurait pas inquiétée en temps normal, mais je me sens tendue, à présent. La veille au soir, au téléphone, ma mère m'a prévenue : je ne dois pas oublier que je me rends dans un établissement carcéral où les hommes sont privés de « relations physiques » depuis un moment.

— Je t'en prie, ma chérie, sois prudente.

Un pull noir, dans ce cas ? Trop lugubre, avec ce pantalon. Peut-être crème, à la place. Un vrai mouchoir en coton – toujours utile, pour un artiste. Et, bien entendu, mon médaillon. Avec sa chaînette de sécurité.

C'est le mien, résonne la voix de ma sœur dans ma tête.

Je jette un œil dans le miroir. Mon reflet me rend nerveusement mon regard. Il me rappelle l'adolescente que j'étais. Pourtant, les traits de mon visage n'offrent plus beaucoup de ressemblance. J'ai troqué mes lunettes de vue contre des lentilles. J'ai une coupe de cheveux hérissée tendance à la place du « rideau » que je calais constamment derrière mes oreilles. Mon nez, bien évidemment, n'est

plus le même. Et j'ai appris à me maquiller correctement grâce à l'atelier gratuit d'un grand magasin dans lequel je m'étais sentie horriblement vulnérable et bien bête. Pourtant, le résultat en valait la peine.

— Incroyable! s'était exclamée la demoiselle du magasin comme si elle venait d'accomplir un miracle.

En cet instant, pourtant, ma main tremble en appliquant le crayon khôl. Zut. Il me glisse entre les doigts. J'essuie la tache sur la moquette avant d'ajouter une touche de gloss. Inutile de me faire remarquer. Mais en même temps, j'ai besoin de courage. De confiance en moi.

Une goutte de lavande derrière l'oreille. Ma mère m'offre un flacon à chaque Noël. Elle en porte et ma grand-mère (que je n'ai jamais connue) le faisait avant elle. Ce parfum me ramène invariablement en vacances dans le Norfolk quand mon père était encore en vie. Avant que la leucémie ne l'emporte. J'avais à peine trois ans. Les rares souvenirs qui me restent sont étranges. Comme cette grande main qui tenait la mienne et sa voix qui m'invitait à contempler les rangées de jolies fleurs à tête pourpre dans les champs qui s'étendaient devant nous.

J'aimerais tant savoir plus de choses sur lui! Mais les conversations à son sujet contrarient énormément ma mère. C'est pour cela qu'elle n'a aucune photographie. Si j'avais eu des grands-parents, j'en aurais peut-être su un peu plus, mais tous sont morts avant ma naissance. La mort frappe tôt, à ce qu'on dirait, dans ma famille. Mais j'ai quand même quelques réminiscences. Comme la lavande.

Soudain une réflexion me frappe : ce n'est peut-être pas très malin d'être bien parfumée alors que je m'appête à fréquenter des criminels en manque de sexe. Mais j'ai agi par automatisme. Je fais le même geste chaque matin. Trop tard.

En plus, le sujet n'est pas abordé dans les lignes directrices que le centre pénitentiaire m'a envoyées. Aucun conseil non plus sur la tenue vestimentaire. En revanche, voici ce qu'on me dit :

Apporter une preuve d'identité (passeport ou permis de conduire). (Je prends le nécessaire dans le placard à côté du lit, en faisant de mon mieux pour ne pas voir la lettre de l'avocat tapie à côté.)

Laisser son téléphone portable à la maison ou dans la voiture.

Ne rien porter de dangereux sur soi (par ex. des objets pointus).

Il est interdit d'être en possession de substances illicites (drogues).

Il est interdit d'être en possession d'alcool.

Il est interdit de se munir de quoi que ce soit qui puisse servir à soudoyer le personnel.

Je verrouille ma porte en prenant soin comme à chaque fois de vérifier par deux fois qu'elle est bien fermée. Il y a un seul autre locataire dans le bâtiment, un jeune comptable très discret à l'étage du dessus, et notre propriétaire, qui ne se mêle des affaires de personne. Cela me convient parfaitement.

J'ai tôt fait de sortir de Londres, et la circulation diminue. Je traverse une petite bourgade. Des enfants, vêtus de l'uniforme scolaire jaune et marron, attendent à l'arrêt de bus. Je ralentis à trente kilomètres-heure en les surveillant attentivement. Je les dépasse en toute sécurité. Ils dépendent désormais de la responsabilité d'un autre automobiliste. Pourtant, je ne peux m'empêcher de jeter un œil dans le rétroviseur pour m'assurer qu'ils vont bien. Ils sont occupés à montrer du doigt ma voiture. La Coccinelle 1972 – que mon beau-père David m'a donnée il y a des années, sans doute par culpabilité – attire souvent les regards. Je me dis qu'elle risque de provoquer la même chose à la prison.

Et si un détenu arrivait à me retrouver à partir du numéro de la plaque d'immatriculation ? Ce serait plus logique d'y aller en transports en commun, d'autant plus qu'il me faut des pneus neufs. Mais le centre pénitentiaire est à des kilomètres d'une gare ou d'un arrêt de bus. Une sensation de froid envahit mon ventre. Il se met à pleuvoir.

Un panneau de signalisation tout ce qu'il y a de plus banal – MAISON D'ARRÊT DE ARCHVILLE – indique de prendre à gauche.

Une fois passé le virage, les baraquements surgissent devant moi. Je n'ai plus le même sentiment que lorsque je suis venue pour l'entretien. Il s'agissait alors d'une exploration, de tâter le terrain. Une possibilité, plutôt qu'une certitude.

Et m'y voici, aujourd'hui, pour de bon. Enfin, à raison de trois jours par semaine pour l'année à venir (contrat renouvelable pour un an supplémentaire sous réserve de l'accord des deux parties). Ma gorge se serre. Je me sens déjà claustrophobe alors que je suis encore à l'extérieur.

On me dirige vers le parking du personnel. Pas celui des visiteurs. Ma gorge se serre de plus belle. Et si je déteste mon poste ? Et si je n'arrive pas à faire face ? Me laisseront-ils partir ? Mon cœur bat la chamade au rythme de la pluie, qui tombe avec une violence renouvelée. Je sors mon parapluie du coffre en même temps que ma boîte de peintures, mes pinceaux et le papier.

— Je peux vous aider à porter tout ça, mademoiselle ?

L'homme est jeune. Cheveux plutôt longs. Dents tachées.

— Merci. (Et comme je ne veux pas avoir l'air antipathique, j'ajoute :) Vous travaillez ici depuis longtemps ?

Il sourit de toutes ses dents.

— Je suis un détenu.

C'est alors seulement que je remarque la couleur orange sous le noir de son anorak.

Là où j'enseigne, les élèves me proposent toujours de porter mes affaires. Mais cet homme est un criminel. S'il essayait de m'agresser ? Ma mère avait raison. J'aurais mieux fait de refuser le poste. C'était déjà suffisamment stupide d'avoir déposé ma candidature.

— Je vais me débrouiller, en fait.

— Sûre ?

Je sais que je l'ai blessé. Ce n'est pas de ma faute. J'ignore les règles. Et si c'était un délit que de le laisser manipuler mes affaires ? J'avance tant bien que mal en suivant les panneaux indiquant la RÉCEPTION. Une femme est assise derrière le bureau, en uniforme noir, comme le préposé à la barrière. L'œil suspicieux.

— C'est mon premier jour, annoncé-je en lui tendant ma lettre d'engagement. On m'a dit de me présenter ici.

Elle fronce les sourcils.

— Vous n'êtes pas sur la liste.

Je ressens un mélange d'angoisse et de soulagement. On va peut-être me dire de rentrer chez moi.

— À la grille, l'agent était au courant.

— Ce n'est pas la même chose. Qui vous a dit de venir ici ?

— La secrétaire du directeur.

Elle lève les yeux au ciel.

— Avant de partir, j'imagine.

— Je ne sais pas.

Elle pousse un soupir. Marmonne quelques mots.

— Elles ne font jamais long feu, par ici.

Malgré mon désarroi, je trouve sa remarque plutôt déplacée.

— Je vais devoir passer un coup de fil.

Elle prononce ces mots comme si c'était ma faute. Pendant l'attente, je jette un œil à travers les barreaux de la fenêtre. Dehors, des hommes sont alignés en file indienne.

L'un d'eux lève la tête et me fait un clin d'œil. C'est celui qui m'a proposé de porter mes affaires. Je détourne vivement le regard.

— Il faut passer aux Clés, m'annonce la femme en claquant le téléphone sur son socle. (Puis elle pose les yeux sur mes boîtes :) Qu'est-ce que c'est ?

— De la peinture, dis-je. (Puis me souvenant des directives :) Rien de dangereux.

Elle émet un petit rire :

— Vous savez ce que les détenus peuvent faire avec ça ? Ils peuvent vous l'asperger en pleine figure. Vous aveugler pour prendre la fuite.

Sa réaction me déconcerte.

— Mais c'est une prison ouverte. Je croyais qu'ils ne faisaient pas ce genre de choses.

— Écoutez-moi, ma bonne dame. Ce n'est pas parce qu'on appelle ça une prison ouverte qu'on n'a pas de problèmes. La plupart des détenus sont derrière les barreaux depuis des années. Quand on leur donne un peu plus de liberté, certains se lâchent un peu.

Ça ne correspond pas exactement à ce que le directeur m'a dit.

— Vous allez devoir laisser votre matériel ici dans un casier, continue-t-elle. Pas d'inquiétude, il sera en sécurité.

— Mais j'en ai besoin pour mon cours.

— J'y peux rien, ma bonne dame. Le règlement, c'est le règlement.

Pendant ce temps, une autre agente est entrée. Elle a des bras bien en chair et un tatouage sur le poignet. Un Merlebleu avec un cœur. Il y a également un nom, mais je ne parviens pas à le déchiffrer. Il s'est effacé sur les bords. J'essaie de ne pas regarder trop fixement.

— Avant de poursuivre, nous allons devoir vous fouiller.